Sylvain Bonmariage

Sylvain Bon-Mariage était comte ou baron de Cercy d'Erville, la documentation consultée hésite sur ce point. Né le 10 septembre 1887 à Bruxelles, il publia une cinquantaine d'ouvrages : romans principalement, mais aussi poésies (*Fleurs de Vie*, 1907 ; *Le Livre du Dauphin*, 1911), contes et pièces qu'il signait « Sylvain Bonmariage ». Son père, originaire de Caen, fut l'ami de Degas et de Maupassant, son lointain parent. Bien que sa mère, anglaise, de convictions positivistes, rêvât pour son fils de bonnes études, ce dernier commença curieusement par arpenter la France, à pieds, de Lille à Marseille, au côté des poètes Paul Castiaux et Théo Varlet, avant de s'installer à Paris.

Haut diplomate, il fut notamment en 1906 le collaborateur de Clemenceau, alors Président du Conseil, puis en 1908 chef adjoint au cabinet du Ministre du Travail, René Viviani. Il fréquenta de 1907 à 1912 le salon de madame Alfred Vallette, au *Mercure de France*, y côtoyant Gustave Kahn, Verhaeren, Henri de Régnier, Paul Léautaud, les frères Tharaud, Paul Fort, Apollinaire, André Salmon et bien d'autres. Le 3 janvier 1912, il combattit Tailhade au pistolet, lors d'un duel. Il décédera en 1966.

C'est dans *L'Opinion wallonne*, quotidien paraissant à Bruxelles, que Bonmariage fait paraître le présent sonnet, dans le numéro daté du 15 novembre – 1er décembre 1916.

Il semble que Bonmariage ait connu Péguy, puisqu'il rapporte un mot de ce dernier dans ses souvenirs, intitulés *L'Automne des feuilles de vigne* (L'Édition littéraire internationale, 1935) : « Charles Péguy disait un jour à Jaurès, devant moi, qu'il aimait la caserne parce qu'il y trouvait la vision de la société future. » Mais ce témoignage doit être reçu avec prudence : certaines données d'histoire littéraire nous prouvent que le personnage n'est pas toujours très fiable…

R. V.

Tombeau de Charles Péguy

Je ne porterai pas ton deuil, Charles Péguy ;
Je ne chanterai pas vainement ta louange,
Car ces temps ont ceci d'admirable et d'étrange
Que pour nous vivent seuls les morts à l'ennemi.

L'amour et la beauté ne sont plus aujourd'hui
Que la gloire immortelle en quoi la mort les change.
Le soleil purifie et le sang et la fange ;
Et ton glaive en tombant sur nos cœurs a relui.

Dors ! Ton repos est calme et ta nuit n'est point noire !
Tu ne reviendras plus, mais avant de partir
Tu laisses ton image au seuil de notre histoire.

Le ciel de ton pays garde ton souvenir.
Tu nous restes dressé vers l'aurore et la gloire
Et ton geste vainqueur traverse l'avenir.

1916